



*Caméléon*

Par ALICE CATHERINE

- Je vous assure, dit l'homme, je n'ai rien contre les personnes comme vous...

- Les personnes comme vous ? Les personnes comme moi ? Personne n'est comme moi... Je vais t'en donner, du comme vous.

Il pointa son revolver dans sa direction. Un cri étouffé le fit hésiter. Sa mâchoire se crispa. Une fillette pleurait dans un coin, la tête enfuie dans les bras de sa mère. Il s'approcha d'elle.

- Pourquoi tu pleures ?

La fillette sanglotait toujours.

- Vous lui faites peur. murmura la mère.

- Ce n'est pas moi qui dois lui faire peur ; c'est l'autre, le méchant, pas moi...

La femme le regarda, désolée.

- Vous tenez une arme en main, c'est normal qu'on ait peur.

- Lui, son arme, c'est sa bouche, ce n'est pas moins violent, c'est simplement moins visible... Mais vous savez le tort qu'il peut aussi faire avec elle, le tort qu'il fait tous les jours avec elle, le tort qu'il fera toujours avec elle... Il faut que ça s'arrête, Madame, vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

La mère fit signe de la tête. Et l'homme recula de quelques mètres.

- En ma qualité d'expert, commença-t-il, nous avons affaire à un cas particulièrement grave de xénophobie éhontée de la part de monsieur qui se tortille sur le sol, et qui n'a même pas la décence d'arrêter de saigner quand je parle... Mais passons ! Nous ne sommes plus à une grossièreté près.

Il monta sur le comptoir, s'éclaircit la voix, avant de reprendre :

- Je disais donc, monsieur est xénophobe, raciste et intolérant, un pauvre type de la pire espèce. Il vous dira que c'est faux, que ce n'est que mensonge ; mais mettons à nu ses propos, ses véritables sentiments, en les effeuillant un à un, ils le trahiront : ne disait-il pas il y a encore quelques secondes, qu'il n'avait rien contre les personnes comme moi, faisant ainsi un raccourci odieux et extrêmement simpliste, visant à classer dans une seule et même case, un nombre infini de personnes. Infini en nombre, bien entendu, mais également en genre, en qualité, en appartenance socioprofessionnelle, et j'en passe. Bref, un beau gros amalgame, mais tellement facile à faire, que monsieur n'a pu y résister.

Vous n'avez donc rien contre qui exactement ? Les hommes, les hommes qui ont ma couleur de peau, les hommes qui ont ma religion, les hommes qui sont nés dans cette ville, les hommes qui ont deux enfants, les hommes qui travaillent dans les assurances, ceux qui conduisent une voiture bleue, ou qui habitent juste la rue à côté, ceux qui viennent faire leurs courses tous les jours dans votre épicerie, ceux qui vous laissent la monnaie quand vous

n'avez pas le change exact, ceux qui tiennent la porte aux mamans avec poussette, ceux qui soutiennent l'équipe locale de football, ceux qui quoi exactement ? Quelle personne suis-je pour que vous ne puissiez rien avoir contre moi ? Vous aimez les hommes qui portent une casquette le samedi après-midi avant d'aller se balader en profitant du beau temps, et se relaxer de leur semaine de boulot ? C'est ça ?

Ou alors, vous n'y aviez encore jamais pensé, que moi aussi, j'aimais aller me promener avec mes enfants, en toute simplicité... Il est peut-être là le problème, le nœud de votre raisonnement. Je suis peut-être quelqu'un comme vous, finalement, ou comme votre beau-frère, votre meilleur ami... A eux aussi vous leur dites que vous n'avez rien contre eux ? Non, c'est absurde, on ne dit pas ça aux personnes desquelles on se sent proche, on ne dit ça qu'à ceux qu'on n'aime pas vraiment, sans savoir pourquoi, mais qu'on préfère ne pas connaître. Des personnes comme moi, en fait, ou comme mon fils, qui est venu dans votre magasin, il y a moins de dix minutes, et que vous avez rabroué sans raison. Mon fils, que vous connaissez depuis presque toujours, à qui vous donniez même des bonbons parfois quand il était plus petit. Mon fils à moi, qui a le même teint que moi, les mêmes yeux que moi, les mêmes cheveux que moi, qui, lorsqu'il était enfant lui valaient de nombreux compliments, aujourd'hui, toutes ces choses l'ont fait passer du côté des gens contre qui vous n'avez rien, alors que jusque là, il était de celui des gens que vous aimiez bien...

- Je ne l'ai pas reconnu, dit l'épicier en tentant de s'adosser au comptoir. C'est tout, vraiment j'en suis désolé. Je...

- Vous êtes désolé ? hurla l'homme au pistolet. Votre bêtise me désole. Votre vision simpliste me désole. Il ne venait pas vous arnaquer, ou vous braquer, il venait vous demander la monnaie pour le glacier. Vous ne l'avez même pas écouté. Et ne me dites pas que c'est son accent, il n'en a pas, pas plus que moi, ou sa mère. Ne me dites pas que ce sont ses vêtements, il est habillé comme n'importe quel jeune de son âge. Alors vous ne pourrez me dire que ce n'est qu'une raison de faciès, qui vous a fait réagir de la sorte, le fameux délit de sale gueule, appliqué à la grosse louche, sans considération aucune pour la personne à qui vous parliez. Et ça, monsieur, ça me désole... Votre aptitude à dénigrer les personnes que vous considérez être comme moi ; à dresser des barrières, entre elles et les personnes que vous considérez être comme vous.

Mais vous, c'est qui ? Tout comme vous ne pouvez mettre dans une seule case la multitude de personnes que vous désirez y mettre, à renfort de stéréotypes et d'idées préconçues, je ne peux élaborer une case pour les personnes comme vous. J'aime à croire à l'individualité de la personne, à son caractère propre qui tendrait à la rendre unique dans une masse... Mais vous n'en avez que faire de mes considérations philosophiques.

Il rehaussa le ton : « Lâchez ce téléphone, par contre. »

Il se retourna alors vers les quelques personnes présentes dans la boutique.

- J'espère que vous n'avez pas eu la mauvaise idée d'appeler la police, tout de même.

Trois firent non de la tête, une quatrième baissa les yeux au sol sans bouger.

- Oh non ! C'est stupide, je comptais prendre mon temps, ne pas devoir me presser pour le mettre à nu, un peu de sensualité que diable ! Mais ils vont tout gâcher quand ils vont arriver... Vous qui n'avez pu vous empêcher de les appeler, vous avez déjà aimé quelqu'un ?

La jeune femme sembla hésiter à lui répondre.

- Ce n'est pas facile à dire, n'est-ce pas. Souvent on croit aimer, et puis, un matin en se levant, on se rend compte que ça n'était pas vraiment le cas. Qu'on l'aurait aimé plus comme ça, moins comme ça, qu'on ne supporte pas telle chose chez elle finalement... En fait, le plus difficile, ce n'est pas tant de le dire, mais de le penser. Profondément, réellement... Sans n'avoir rien à ajouter. Je l'aime, point. Comme Montaigne l'eut pu dire à propos de La Boétie : « Parce que c'est moi, parce que c'est lui ». Il n'y a aucune autre raison à trouver. Quelque chose de pure et de beau. De véritable.

Alors cette personne, imaginez madame, qu'elle se devêtît devant vous. Préféreriez-vous qu'elle le fit d'un coup, rapidement, enlevant ses vêtements sans y prendre attention, comme un footballeur venant de marquer un but ; ou alors préféreriez-vous qu'elle le fit avec délicatesse, et patience, enlevant chaque pièce avec l'intention notable de découvrir un peu plus de sa peau, et d'ainsi vous faire découvrir son corps dans son entièreté ? Chaque seconde à la regarder agir de la sorte, vous ferait naître un sentiment puissant envers elle, sentiment d'attirance à vouloir en savoir un peu plus encore. Non ?

Dans le cas présent, je ressens la même chose, la même envie d'aller plus loin dans ma connaissance de cet homme, que je pensais connaître, mais qui au fond de lui a un cœur bouffé par la haine inavouée qu'il a pour les personnes comme moi, et qu'il est obligé de fréquenter, tous les jours, à cause de ce foutu monde multiculturel. Mais où est l'époque du chacun chez soi ? Cette période bénie où nous ne connaissions rien des autres peuples ; chacun vivait cloisonné dans son petit univers à lui, avec son petit esprit, et ses traditions propres. Maintenant, sous la maxime « Aimez-vous les uns les autres », nous nous voyons obligés de vivre ensemble, dans un monde qui ne cesse de grandir, et d'évoluer. Les certitudes d'hier ne seront plus celles de demain. Aujourd'hui devient donc un moment d'angoisse perpétuelle : mais que va-t-il encore nous arriver ? Qu'avons-nous fait pour mériter cela ? Et si tout cela était de leur faute à eux, à tous ces autres que je n'aime pas, à toutes ces personnes qui vivent dans mon pays et que je ne pourrai jamais concevoir comme étant citoyens à part entière ?

L'homme finissait à peine sa phrase, qu'une voiture de police arriva devant la boutique, avec ses gyrophares allumés, mais la sirène muette.

Toujours debout sur le comptoir, il regarda l'épicier assis sur le sol.

- Depuis quand nous détestez-vous, mes semblables et moi-même ?

- Mais puisque je vous dis, haleta-t-il, que ce n'est pas vraiment le cas.

- Vous avez ajouté « vraiment »... on avance, vous avez déjà pris conscience d'une part du problème. Avec du temps en plus, nous aurions même pu aller plus loin, vous et moi, maintenant que vous avez commencé à vous dévoiler. Mais je sais que ça va continuer à vous

travailler, vous poursuivrez cette réflexion dans les heures à venir, les jours à venir, seul, en tournant et retournant ce que je viens de vous dire. Vous serez obligé d'y repenser, de vous demander quels sont vos sentiments véritables, que vous avez tenté de lisser, mais qui sont sous-jacents dans chacun de vos propos... Vous n'êtes pas aussi tolérant que vous aimez à le croire en vous regardant dans le miroir, le matin en vous rasant. Vous êtes devenu un sale type, comme les vieux que vous dénigriez lorsque vous étiez enfant, alors que vous pensiez encore que tout le monde pouvait vivre en paix, dans le respect de l'autre... Et puis vous avez grandi, et vous vous êtes rendu compte des injustices de la vie de tous les jours, et insidieusement, chaque jour, vous avez commencé à nous détester. A vouloir séparer les choses, celles qui seraient pour les autochtones comme vous, et celles qui seraient pour les minables étrangers que je représente à vos yeux, malgré le fait que je sois né dans ce pays... On parle d'immigrés jusqu'à quelle génération, chez vous, Monsieur ?

Un bruit strident se fit entendre, alors que l'un des policiers mettait en marche son porte-voix.

- Je crains de devoir y aller maintenant qu'ils sont là ; ne voulant pas finir avec 41 balles dans le corps, je vous laisse ceci.

Il déposa son revolver sur le comptoir.

Le marchand le regarda l'air hagard, alors qu'il sortait de sa boutique, satisfait. L'espace d'un instant, la conversation lui revint ; alors sans réfléchir, il saisit l'arme, et tira dans le dos de l'homme.

- Crève, pourriture !

Le journal télévisé du soir commença par ce fait divers :

« Emoi dans le quartier de Dieuppeul-Derklé, où le tenancier d'une épicerie tire sur son agresseur d'origine française. En direct de Dakar, nous retrouvons notre envoyé spécial qui... »

--- FIN ---